

Robert Musil, L'Homme sans qualités

L'histoire. Août 1913. Ulrich, jeune Viennois désœuvré après plusieurs tentatives de carrières inabouties, se retrouve, poussé par son père et bien qu'il fasse profession de n'avoir aucune qualité particulière, à la tête d'un Comité chargé d'organiser une année de festivités pour les 70 ans de l'avènement de l'empereur François Joseph, en 1918. Il s'agira de griller la priorité à l'Allemagne ayant pris l'initiative d'organiser, la même année, le médiocre jubilé des trente ans du règne de Guillaume II ; il s'agira de montrer que l'Autriche joue, pour le monde entier, un rôle de guide en matières de culture, de paix, d'intelligence ; il s'agira enfin de fédérer dans ce but les forces vives locales. Et c'est ainsi l'occasion pour Musil, par le truchement d'Ulrich dressant avec autant de sérieux que d'ironie l'inventaire de ce qu'il y a de meilleur dans le pays, artistes, savants, etc., de décrire par extension et de manière systématique ce qui fait l'essence du monde moderne.

Secrétariat de l'âme et de la précision. Les grandes villes, le sport, les journaux, leurs faits divers et leurs poncifs, la longueur des jupes, la musique, l'amour, les idées pseudo-nitzschéennes, les sciences, la déco d'intérieur, Dieu, les administrations, leurs bureaux, leurs chefs de bureaux... Au fil de son récit, Musil passe en revue, de manière fine, nourissante, drôle, l'esprit de son temps, toutes les dimensions de la société dans laquelle il vit. Et il est troublant de voir à quel point, loin de rester historiques, ces pensées résonnent avec l'époque actuelle : maintes fois on jurerait que c'est notre société contemporaine que Musil décrit, par exemple dans cette prééminence du calcul et de la mesure appliqués à tout, qu'accompagne sans vergogne un imaginaire réactionnaire ou sentimentaliste, qui refuse de prendre la mesure de l'avancée scientifique et la dissimule derrière un écran de fumée. Ou encore cette « rage de tout abaisser » que nous aussi voyons si bien à l'œuvre dans nos media.

Je pense à Musil écrivant ce livre. Il y a deux dates pour l'organisation de la splendide fête autrichienne : début du livre et des préparatifs : 1913 ; année prévue pour la célébration : 1918. Or, c'est précisément le contraire d'une grande fête mondiale organisée par l'Autriche qui se déroule, en fin de compte, entre ces deux dates. Une chose ne cesse de m'étonner, lorsque je pense à Musil écrivant ce livre entre les deux guerres, juste après la catastrophe meurtrière, et dans un champ de ruines : il ne parle pas de la guerre. Ou plutôt : il n'aborde pas le thème de manière frontale ; mais nous lecteur savons, comme Musil le sait, ce qui, dans le réel, succèdera à ces scènes comiques, à ces réunions sincères ou mondaines de savants et d'artistes, à ces réflexions sur la paix, la justice, devant constituer le socle de la manifestation. L'intensité tragique du livre tient à cette politesse du désespoir, à ce désespoir qui au lieu de s'épancher en une plainte, en prend le contre-pied. Avec en creux toujours cette question : Qu'est-il arrivé à l'intelligence, cette intelligence qui jamais ne fut aussi inventive, artistique, qu'à Vienne au début du XXème siècle ? Comment est-il possible que ce centre de l'intelligence mondiale ait été aussi le lieu de l'éclatement de l'apocalypse ?

L'usage de la machine dans la métaphore littéraire. Ulrich, dans sa jeunesse, après une carrière militaire avortée, devient ingénieur. Mais il abandonne cette carrière-là aussi pour cause d'incompatibilité métaphorique, ce qui est une très bonne raison de laisser tomber un emploi ! Il perçoit une incohérence criante dans la pensée des ingénieurs : téméraires en matière d'applications scientifiques dans leur métier, ils conservent un imaginaire timoré, rétrograde : « Lorsqu'ils veulent se distinguer, ils ne montent pas un gratte-ciel, mais un haut destrier, ils sont rapides comme le vent et leurs yeux sont perçants non point comme ceux d'un télescope géant, mais comme ceux de l'aigle. » J'aime transférer cette idée à la littérature, à notre littérature : un siècle plus tard, nos systèmes métaphoriques restent souvent liés à la nature, et nous apprennent de fait très peu sur notre monde de toute part pénétré de technique. Musil aurait été intéressé peut-être par ces exceptions : le *Microserfs* de Douglas Coupland inventant comment penser le monde quand on est nerd chez Microsoft, avec un imaginaire métaphorique qui superpose l'homme à la machine et non à l'animal ou la nature. Ou, versant poésie sonore, les *Événements* autobiographiques d'Anne-James Chaton, prenant docilement acte de la version qu'en donnent les machines, caisses enregistreuses, distributeurs automatiques, documents administratifs.

Politiques culturelles, Attention ! En raccourci, *L'Homme sans qualités* montre comment une politique culturelle au départ bien pensante et qui se cherche en toute bonne volonté une idée directrice, laisse en chemin l'ennemi prendre les commandes de l'événement et aboutit à la guerre. Le projet initial était de surpasser l'Allemagne ; mais à force de compromissions, de séduction sur banquette de salon, et d'inexactitudes dans les raisonnements, l'idée de l'action culturelle sera finalement insufflée par un Allemand, Arnheim, un industriel richissime, sensible au kitsch de la vieille Autriche ! Son idée se résume en deux points : 1- réaliser la fusion de l'âme et de l'économie, 2- laisser tomber les comités démocratiques et les remplacer par une poignée d'homme forts qui dirigeront l'action. Il y a là des pages qu'on devrait photocopier et envoyer à toutes nos directions culturelles en guise de garde-fou.

Utopie. A rebours de cela, *L'Homme sans Qualités* affirme que la vie, comme l'art et la littérature, devraient être des stations d'invention du réel, où l'on ne se soumet pas au réel existant, mais où l'on invente des possibilités neuves, expérimentales, créatrices pour l'humanité. Dès les premières pages, Musil énonce cette idée précieuse entre toutes, politique dans le meilleur sens du terme : « S'il y a un sens du réel, (...) il y a bien quelque chose qu'on pourrait appeler le sens du possible. L'homme qui en est doué par exemple ne dira pas : ici s'est produite, va se produire, doit se produire telle ou telle chose ; mais il imaginera : ici pourrait ou devrait se produire telle ou telle chose. »

Emmanuelle Pireyre